

importunés de leurs cris et de leurs pleurs. Ils ne tuèrent point les autres femmes, mais ils en firent leurs Esclaves, et les traitèrent de la manière la plus indigne pendant deux ou trois mois qu'ils en furent les maîtres. Les moins malheureuses étaient celles qui savaient coudre, parce qu'on les occupait à faire des chemises, des habits, etc. Les autres étaient employées à couper et à charrier le bois pour la chaudière, et à piler le maïs dont se fait leur sagamité. Mais deux choses sur-tout augmentaient la honte et la rigueur de leur esclavage: c'était en premier lieu d'avoir pour maîtres ceux-là même qu'elles avaient vu tremper leurs mains cruelles dans le sang de leurs maris; et en second lieu, de leur entendre dire continuellement que les Français avaient été traités de la même manière dans tous les autres postes, et que le pays en était entièrement délivré.

Pendant le massacre, le grand Chef des *Natches* était tranquillement assis sous le hangar à tabac de la Compagnie. Ses Guerriers apportèrent à ses pieds la tête du Commandant autour de laquelle ils rangèrent celles des principaux Français du poste, laissant leurs cadavres en proie aux chiens, aux carencros, et aux autres oiseaux carnaciers.

Quand ils furent assurés qu'il ne restait plus aucun homme dans le poste Français, ils se mirent à piller les maisons, le magasin de la Compagnie des Indes, et toutes les voitures qui étaient encore chargées au bord de la rivière. Ils employèrent les Nègres à transporter les marchandises; ils les partagèrent entr'eux à la réserve des munitions de guerre qu'ils mirent en sûreté dans une cabane particulière. Tant qu'ils eurent de l'eau-de-vie, dont ils trouvèrent une